

# Zweitveröffentlichung



Rothenberger, Liane

## Handbuch nicht-standardisierte Methoden in der Kommunikationswissenschaft / Stefanie Averbek-Lietz, Michael Meyen: Wiesbaden, 2016

Datum der Zweitveröffentlichung: 14.04.2026

Verlagsversion (Version of Record), Rezension

Persistenter Identifikator: urn:nbn:de:bvb:473-irb-114715x

### Erstveröffentlichung

Rothenberger, Liane (2017): Handbuch nicht-standardisierte Methoden in der Kommunikationswissenschaft / Stefanie Averbek-Lietz, Michael Meyen: Wiesbaden, 2016, in: Questions de Communication, Nancy: Presses Universitaires de Nancy, Nr. 31, S. 482–484, doi: 10.4000/questionsdecommunication.11269

### Rechtehinweis

Dieses Werk ist durch das Urheberrecht und/oder die Angabe einer Lizenz geschützt. Es steht Ihnen frei, dieses Werk auf jede Art und Weise zu nutzen, die durch die für Sie geltende Gesetzgebung zum Urheberrecht und/oder durch die Lizenz erlaubt ist. Für andere Verwendungszwecke müssen Sie die Erlaubnis der Rechteinhaberinnen und Rechteinhaber einholen.

Für dieses Dokument gilt eine Creative-Commons-Lizenz.



Die Lizenzinformationen sind online verfügbar:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/legalcode>

Une large portion du recueil est réservée aux praticiens de la médiation culturelle. Si l'approche est parfois moins théorique que dans les interventions rapportées plus haut, la lecture de ces textes apporte une autre dimension à l'ensemble. Cécilia de Varine, médiatrice culturelle, dans un texte appuyé sur sa pratique personnelle, « tout comme l'herbe, la médiation culturelle pousse par le milieu » (pp. 67-78), avance par exemple que l'on « accepte de changer ses représentations et d'évoluer dans sa perception du monde qu'en étant accueilli dans ce qu'on est. Sinon, il s'agit d'un jeu social trop souvent stérile, réduisant l'individu à ses manques, plutôt que de l'accompagner à puiser dans ses ressources » (p. 69). Sur la précarité de sa fonction, dont Catherine Ballé faisait mention, elle constate « [qu'] il est beaucoup plus fatigant de construire un sens au présent en prenant en compte les regards et la participation de tous que de transmettre un savoir à d'autres [...] ». On refuse de reconnaître l'épuisement que provoquent trois visites par jour dans la durée » (p. 74). Elle laisse malgré tout poindre l'idéal qui l'habite, en disant du médiateur culturel qu'il est « un acteur essentiel de la vie sociale s'il travaille et invente sans cesse des formes pour que se rencontrent, autour d'un "objet culturel" des personnes avides de découvrir l'autre (son prochain, un artiste, ses concitoyens ou soi-même) dans sa singularité et son étrangeté, des personnes en quête de dialogue et de partage pour "grandir en humanité" » (p. 78).

Sébastien Houle

LRPC, université du Québec à Trois-Rivières, CA-QC  
G9A 5H7  
sebastien.houle@uqtr.ca

## Médias, technologies

Stefanie AVERBECK-LIETZ, Michael MEYEN, Hrsg.,  
*Handbuch nicht standardisierte Methoden in der Kommunikationswissenschaft*

Wiesbaden, Springer vs, 2016, 585 pages

Débutons par le bilan : la lecture de ce manuel et les méthodes qui y sont présentées devraient constituer un passage obligé en matière de méthodologie pour les étudiants en université. En outre, on ne peut que recommander à chaque chercheur en sciences de l'information et de la communication de l'avoir à portée de main dans sa bibliothèque, et bien sûr, de le consulter régulièrement.

Le *Manuel des méthodes non standardisées en sciences de la communication*, qui affiche fièrement 585 pages, comporte une introduction programmatique

(pp. 1-14) qui laisse ensuite place à trois parties comprenant chacune 8, 16 et 12 contributions sur les principaux domaines thématiques que sont les « Métaperspectives », « Méthodes » et « Domaines de recherche et sujets ». Si le manuel ne compte pas d'index des noms ni de lexique, il clôt chaque contribution par trois conseils de lectures complémentaires utiles. Basés à Brême (Stefanie Aeverbeck-Lietz), et Munich (Michael Meyen), les éditeurs suivent un axe allant du nord au sud de l'Allemagne, et couvrent ainsi un large spectre aussi bien thématique que géographique. Les auteurs des différentes contributions sont originaires de divers lieux situés sur cet axe, et également de Suisse, d'Autriche et de France (Philippe Viallon, Strasbourg). Tous sont des représentants renommés de leur domaine de spécialité, par exemple Carola Richter pour les *Area Studies*, Andreas Hepp pour l'analyse qualitative des réseaux ou encore Jeffrey Wimmer pour la recherche sur les jeux vidéo.

Le manuel traitant de méthodes « non standardisées », la question suivante se pose dès les premières lignes : qu'est-ce que le standard dans la discipline ? Est-ce, comme l'écrivent les éditeurs, « des accès quantitatifs [...] ainsi que le désir de légitimation » (p. 1) ? Dans leur introduction, Stefanie Aeverbeck-Lietz et Michael Meyen expliquent pourquoi la situation est telle qu'elle est, comment elle est devenue ainsi et dans quelle mesure elle était différente dans le passé (et comment elle va probablement être à nouveau amenée à évoluer). Pourtant, est-ce vrai que notre « paradigme scientifique » actuel (p. 2) considère, sous un angle purement normatif, les méthodes quantitatives (« standardisées ») comme supérieures ? Ou tout du moins comme celles actuellement à la mode ? On aurait presque l'impression que la notion de « qualitatif » subit une forte pression de légitimation et que les éditeurs se sentent obligés de commencer par se justifier de publier un manuel sur de telles méthodes. Ici, il aurait pu être pertinent d'utiliser un langage plus affirmé, d'autant qu'ils démontrent avec une logique convaincante que la séparation « quanti-quali » est née « des contraintes de légitimation externes à la science, du besoin d'identité disciplinaire et de l'aspiration à se forger une réputation » (p. 3). L'histoire de cette discipline, précisent-ils, se rapporte bien entendu principalement à l'Allemagne et s'est déroulée de manière différente dans d'autres pays, comme la France (p. 10).

Revenons à nouveau sur la notion « non standardisé » qu'utilisent les éditeurs comme synonyme de « qualitatif » et d'« interprétatif » (p. 3). L'objectif du manuel, expliquent-ils, est notamment de « légitimer » la recherche qualitative (p. 4). Ne l'est-elle pas déjà ? Ce

devrait être le cas et, dans le cadre de recherches sur un état de fait, la démarche consistant à commencer par identifier un problème et trouver ensuite une méthode d'analyse appropriée devrait faire l'objet d'un consensus. En effet, c'est la meilleure méthode qui soit pour comprendre l'objet de recherche, et non, à l'inverse, commencer par choisir une méthode dictant ensuite vers quel problème s'orienter. Certains instituts, associations, conférences, revues spécialisées privilégient probablement le « qualitatif », et d'autres le « quantitatif ». C'est bien normal, tant que le dialogue et la curiosité à tous égards ne laissent pas place aux ceillères et à l'exclusion. Il va également de soi que les principaux journaux et conférences du domaine doivent refléter le milieu de la recherche de manière équilibrée. Pourtant, des voix remettant en cause l'égalité des méthodes qualitatives et quantitatives ne cessent de se faire entendre : « Les méthodes quantitatives sont une promesse de reconnaissance dans le milieu académique et industriel et donc un capital plus symbolique que les éléments purement théoriques ou qu'une étude basée uniquement sur des entretiens poussés » (Michael Meyen, « International Communication Association Fellows: A Collective Biography », *International Journal of Communication*, 6, 2012, pp. 2378-2396, ici p. 2390).

Sur ce point, les éléments quantitatifs et qualitatifs vont souvent de pair dans la pratique de recherche empirique, argumente Armin Scholl (p. 19). Et c'est à travers des programmes tels que MAXQDA (décrit dans le manuel par Silke Fürst, Constance Jecker et Philomena Schönhagen p. 221 et 222) ou, exemple encore plus parlant, des variantes développées en France comme Sphinx et IRaMuTeQ, qui permettent d'évaluer des discours dans toute leur diversité, que l'on constate que les procédés de traitement informatisé des données ne relèvent plus uniquement, depuis longtemps déjà, du domaine des chercheurs « quantitatifs ».

Nous débutons pourtant avec la première partie du manuel, « Métaperspectives ». Ici, c'est la contribution d'Armin Scholl qui s'avère fondamentale, en particulier le paragraphe 2, baptisé « Objectifs centraux et propriétés de la méthodologie qualitative » (p. 20-26). Barbara Thomaß donne en outre un aperçu intéressant de la recherche comparative, qui reste assez général et ne se rapporte pas toujours de manière explicite aux méthodes qualitatives, celles-ci étant « encore loin de s'inscrire [...] dans la recherche comparative » (p. 55). C'est une remise en question constante de leur propre méthode dans un démarche autocritique qui sépare les scientifiques à la méthode interprétative des « testeurs d'hypothèse ». De même, les exigences telles

que la proximité avec le quotidien (voir la contribution « Grounded Theory » d'Andreas M. Scheu, pp. 81-94) ou le regard sur l'espace euro-américain (« Area Studies » de Carola Richter, pp. 95-108) sont davantage associées à la recherche qualitative. Une contribution sur l'école des « Cultural Studies » (Christine Lohmeier, pp. 109-124) s'avère évidemment indispensable, avant d'aborder de manière très exhaustive l'éthique des sciences et de la recherche en sciences de la communication dans la dernière contribution de la partie I (Stefanie Averbeck-Lietz et Christina Sanko, pp. 125-136), et en particulier le plagiat (pp. 132-134). Cela peut surprendre dans un « manuel des méthodes non standardisées », mais on comprend que les auteures tiennent à prendre position sur certaines questions éthiques. C'est d'ailleurs une contribution, qui, bien que déviant légèrement du sujet, ne peut être que fortement recommandée. Un seul bémol : l'absence de « Schorr 2011 », cité à maintes reprises, dans la bibliographie.

Ceux qui aimeraient en savoir plus sur certaines méthodes comme l'entretien semi-directif, la discussion de groupe, l'analyse du discours ou l'observation trouveront leur bonheur dans la partie II du manuel, à travers plusieurs textes d'introduction poussés et accompagnés de recommandations de lectures complémentaires. Les nombreux exemples qui ponctuent cette partie constituent un avantage indéniable, notamment ceux sur les entretiens par chat (pp. 197-200), les discussions de groupe (p. 171), l'analyse de la narration (p. 243) ou encore la critique des sources historiques (p. 314) et les schémas de réseaux (p. 358). Autre thème abordé : l'image comme sujet d'analyse (contributions de Philippe Viallon en partie II, pp. 273-287 ainsi que de Stephanie Geise et Katharina Lobinger en partie III, pp. 499-512). Deux contributions plaident en faveur de davantage de recherche historique (celle de Rudolf Stöber, pp. 303-318, ainsi que celle de Melanie Magin et Christian Oggolder, pp. 319-334). L'analyse qualitative de contenu, qui joue souvent un rôle clé dans les mémoires des étudiants, aurait pu quant à elle être légèrement plus développée. Décrite par Jakob Vicari (pp. 289-301) comme la méthode « la plus difficile à standardiser », l'observation arrive quant à elle en dernière position. Nous sommes prévenus : les méthodes qualitatives se focalisant majoritairement sur le sujet, il faut accorder une attention particulière à l'anonymisation, ou comme l'énonce Jakob Vicari dans sa contribution : « Protégez vos données ! » (p. 299).

La troisième partie du manuel démontre clairement dans quels domaines se sont ancrées les méthodes non standardisées (par exemple dans la recherche

sur la communication mobile ; contribution de Maren Hartmann, pp. 465-480), où il ne peut être question « d'une apogée » (p. 424) (notamment dans la recherche germanophone sur les relations publiques) et où un essor est à noter (par exemple dans la recherche sur la réception médiatique). Selon les auteurs, les variantes d'un pays à l'autre s'avèrent particulièrement intéressantes.

Les domaines ou champs cités dans la partie III forment, bien sûr, un tout et se recoupent parfois, notamment la recherche sur la télévision, sur la réception médiatique, la communication interpersonnelle, les enfants et médias, etc. Il est d'autant plus agréable de constater que des points de recoupement existent. C'est la seule manière pour les intéressés de découvrir l'étendue et la diversité de méthodes issues du « domaine qualitatif » et de les faire évoluer en visant la meilleure recherche possible, comme le souligne par exemple Ulrike Wagner (pp. 559-572) dans sa contribution sur les jeunes et les médias : quiconque souhaite étudier la manière dont les enfants et les jeunes s'approprient les médias ne peut se contenter d'utiliser des méthodes préfabriquées, mais doit les adapter et les modifier en fonction du groupe de participants concerné. Restant à distance des questions méthodologiques concrètes, Monika Taddicken (pp. 445-463) s'oriente quant à elle vers la communication en ligne au début de sa contribution qui traîne en longueur, contient plusieurs principes généraux et n'aborde le cœur du sujet qu'à la fin (possibilités de la recherche non standardisée à l'aide et au sujet de la communication en ligne). Naturellement, la partie III aurait pu présenter d'autres contributions portant sur d'autres domaines de recherche et sujets, tels que les « Méthodes qualitatives dans la recherche sur les migrants et médias » ou « Communication transculturelle/internationale comme sujet de la recherche qualitative », mais un manuel doit rester centré et l'étendue des sujets proposés se révèle convaincante.

On dispose du livre de cours *Qualitative Forschung in der Kommunikationswissenschaft* de Michael Meyen, Maria Löblich, Senta Pfaff-Rüdiger et Claudia Riesmeyer (Wiesbaden, Springer vs, 2011), de plusieurs livres de cours à orientation méthodologique, souvent issus du domaine sociologique, ainsi que des introductions en anglais. Si l'on étudie de près la bibliographie complétant les contributions, on réalise que les auteurs s'y réfèrent à maintes reprises. Les étudiants sont également invités à les consulter. Pourtant, le manuel possède sa propre approche, plus exhaustive, plus ordonnée, mettant à disposition plusieurs références croisées, en langue allemande. De plus, les contributions sont rédigées de manière très lisible.

Tout porte à penser que le *Manuel des méthodes non standardisées en sciences de la communication* sera amené à s'imposer dans l'enseignement ainsi que comme ouvrage de référence.

**Liane Rothenberger**

*Institut pour les médias et de la communication,  
Technische Universität Ilmenau, D-98693  
Liane.Rothenberger@tu-ilmenau.de*

**Anne Besson, Nathalie Prince, Laurent Bazin, dirs,**  
*Mondes fictionnels, mondes numériques, mondes possibles. Adolescence et culture médiatique*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Essais, 2016, 222 pages

Dirigé par Anne Besson, Nathalie Prince et Laurent Bazin, tous trois universitaires spécialistes de littérature, cet ouvrage collectif est consacré aux « autres mondes », qui sont imaginés dans la narration fictionnelle. Il se donne pour objectif de comprendre et explorer la notion de monde dans sa relation avec la fiction contemporaine, à l'ère du numérique, et au regard d'une philosophie des mondes possibles. Le propos se contextualise dans une évolution numérique favorable à la démultiplication des œuvres mondes, aux mutations des pratiques culturelles qu'elle provoque, et à l'émergence de nouveaux modèles interprétatifs. Ces genres de l'imaginaire qui œuvrent à la construction de mondes sont à rapprocher de ceux de la science-fiction et du fantastique pour cibler un public correspondant à une tranche d'âge jeune, plus exactement « juvénile » selon Marie-Laure Ryan (p. 35).

Quelles formes prennent ces narrations fictionnelles ? Quelles pratiques culturelles y sont associées ? Quels sont les enjeux culturels de ce phénomène ? Au total, ce sont quinze contributeurs qui viennent apporter leur expertise sur ces questions par le prisme de leurs champs de recherches respectifs (spécialistes des jeux, de la littérature contemporaine, du cinéma, de la bande dessinée, des nouveaux médias), apportant ainsi de multiples références académiques. La question centrale autour de laquelle se positionnent les contributeurs tout au long de l'ouvrage est celle de la relation entre ces mondes et la réalité. Elle renvoie à deux questionnements principaux, celui de la crédibilité et celui du jeu.

Pour que le public se projette dans un monde qu'il pourrait considérer comme réel, le récit doit s'agrémenter d'une multitude de détails destinés à le rendre crédible. Dans ce premier questionnement, l'hypothèse qui sous-tend cette vision induit la nécessité que la fiction soit perçue comme une réalité possible pour qu'une immersion puisse être envisageable. Marie-Laure Ryan parle de la